

## DE L'IDENTITÉ HISTORIQUE À L'IDENTITÉ SALTATOIRE OU DU LEGO AU NINTENDO

Bernard Fourez

Médecine & Hygiène | « *Thérapie Familiale* »

2009/1 Vol. 30 | pages 91 à 106

ISSN 0250-4952

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2009-1-page-91.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Bernard Fourez, « De l'identité historique à l'identité saltatoire ou du Lego au  
Nintendo », *Thérapie Familiale* 2009/1 (Vol. 30), p. 91-106.  
DOI 10.3917/tf.091.0091  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.  
© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## DE L'IDENTITÉ HISTORIQUE À L'IDENTITÉ SALTATOIRE OU DU LEGO AU NINTENDO<sup>1</sup>

Bernard FOUREZ<sup>2</sup>

**Résumé :** *De l'identité historique à l'identité saltatoire, ou du Lego au Nintendo.* – L'auteur suggère que notre contexte culturel favorise l'émergence d'une identité psychique qu'il nomme « identité saltatoire ». Celle-ci serait fondée sur un rapport au temps instantané, sur l'expression de soi, sur l'adaptation aux changements perpétuels, sur la virtualité. Il la compare à l'identité historique qui s'étaie sur le continuum, la permanence, l'aboutissement, l'œuvre.

**Summary :** *From historical identity to « saltatory identity », or from Lego to Nitendo.* – The author suggests that our cultural context favours the emergence of a psychic identity which he calls « saltatory identity ». This identity would be based on a relation to instantaneous time, on self-expression, on adaptation to perpetual changes, on virtuality. He compares it with the historical identity, which is backed up by continuum, permanence, result, work.

**Resumen :** *De la identidad histórica hasta la identidad saltatoria, o del Lego hasta el Nintendo.* – El autor sugiere que nuestra contexto cultural favorezca la aparición de una identidad psíquica que él llama « identidad saltatoria ». Esta estaría basada en una relación con el tiempo instantáneo, en la expresión de sí mismo, en la adaptación a los cambios perpetuos, en la virtualidad. La compara a la identidad histórica que se apuntala (*se inspira de*) en la continuidad, la permanencia, el resultado, la obra.

**Mots-clés :** Identité psychique – Identité saltatoire –angoisses – Expression – Suscitation.

**Keywords :** Psychic identity – « Saltatory identity » – Panic attack – Expression – Incitation.

**Palabras claves :** Identidad psíquica – Identidad saltatoria – Angustias – Expresión – Suscitación.

### Introduction

La vie courante en Occident à notre époque d'une part et la clinique psychiatrique d'autre part nous donnent à voir des comportements, des positionnements, des plaintes ou des souffrances qui indiquent de façon intense et claire un changement dans ce qui fonde l'identité sur le plan psychique. En parlant d'identité, je me situerai surtout sur le plan du **sentiment d'identité psychique, individuelle**. Je ne me situerai donc pas sur le plan de l'identité sociale.

<sup>1</sup> Ce texte a été l'objet de conférences notamment aux Journées d'Hyères en 2005 (Dr Delage) et au Ceccof à Paris.

<sup>2</sup> Psychiatre systémicien, Cliniques universitaires de Mont Godinne, Université Catholique de Louvain, 5560 Yvoir, Belgique.

Identité comporte dans sa racine le mot identique. L'identité sociale serait ce que nous partageons d'identique avec d'autres et qui fait que nous existons avec quelque chose de commun et identique au sein d'un groupe de personnes. Ainsi, si en tant que psychiatre, j'ai une identité sociale de psychiatre, c'est que d'autres personnes possèdent ou vivent un statut comportant des fractions identiques aux miennes.

Le sentiment d'identité se base sur un tout autre phénomène. Son identique relève de la perception de ce qui se reconduit, de l'ordre du même, dans la vie d'un individu et qui lui fait se sentir unifié malgré les différents changements que le décours de sa vie lui fera connaître. Ainsi donc, dans un contexte culturel qui semble très clairement avoir opté pour l'expression de soi d'une part, et s'être inscrit d'autre part dans une vision du temps selon l'instantané, selon le changement perpétuel et l'adaptation, sur quoi peut se fonder le sentiment d'identité ?

Qu'en est-il en effet de l'étayage de l'identité chez ces individus qui nous disent : « Je ne supporte pas la routine », ou « Seul le changement me fait exister » ou « Quand je m'arrête, c'est impossible à vivre ». Ces individus qui ne supportent plus la routine, se montrent très dépendants du changement et à leur propos on pourrait volontiers dire que leur routine est le changement perpétuel.

Pour travailler ces questions, je retracerai une certaine évolution dans la perception et l'établissement du **temps**, ensuite je ferai une hypothèse de la **genèse de l'individu expressif**, enfin j'analyserai le passage des sociétés de **l'hétéronomie** aux sociétés de **l'autonomie**. Rappelons pour ce faire que l'autonomie vient de *autos nomos*, tirer ses lois de soi-même, hétéronomie vient de *hétéros nomos*, c'est-à-dire tirer ses lois de fonctionnement d'un ailleurs que soi, d'un autre que soi, à savoir le divin, la tradition, la nature, le cosmos...

## Le temps

Dans une culture basée sur l'hétéronomie, l'économie est essentiellement agricole, c'est-à-dire liée, subordonnée aux rythmes subis de la nature. Dans un tel édifice socio-économique, la lecture du temps la plus commune est celle du cadran solaire : ce dernier en effet subit la nature dans le sens où il n'y est possible de lire le temps que lorsqu'il y a de la lumière ; la lecture du temps est donc corrélée totalement et étroitement aux rythmes naturels et il n'y a de perception de temps qui s'écoule que de jour. Le temps est vu et vécu comme un temps lent, celui de la nature d'une part, celui de la tradition d'autre part, et il est cyclique comme celui des saisons.

Dans une culture moderne, où l'individu s'achemine vers l'autonomie en pouvant de plus en plus se penser acteur et auteur du monde, il accroîtra sa maîtrise sur ce dernier et traitera la matière naturelle pour sortir de l'inféodation à la nature. Dans ce processus, il n'aura de cesse que d'améliorer la maîtrise de sa production en y développant sa réflexivité – qui consiste à pouvoir s'observer soi-même – il s'inscrira de la sorte dans un progrès où s'articuleront très nettement passé, présent et futur. L'humain étant un être qui ne peut pas ne pas se changer, dès lors qu'il peut se pressentir comme un acteur du monde, il n'aura de cesse que d'ajuster, de modifier

son contexte. Il rentre alors dans le temps historique, temps plus accéléré car les séquences se raccourcissent. Ce temps sera codé par la montre analogique dont le fonctionnement peut se passer des rythmes naturels et nous montre l'instant situé dans le continuum de l'avant, du présent et du futur que représente le cadran.

Dans une culture dite hypermoderne, la déconnexion d'avec le réel prend le dessus, l'économie du virtuel supplante celle de la matière, le matérialisme cède le pas au « virtualisme ». En même temps, l'individu peut se penser de plus en plus autonome, c'est-à-dire non nécessairement rapporté à un ensemble, et le temps peut dès lors se vivre du côté de l'instant lui-même déconnecté du continuum. **On pourrait dire que l'instant est à la durée ce que l'individu est au tout de la société.** Alors, l'esprit humain peut créer, inventer la lecture digitale du temps qui n'affiche que l'instant sans que celui-ci ne soit rapporté à un ensemble. Il s'agit alors d'un instant qui saute sans transition à l'autre instant qui suit. Le temps est alors devenu saltatoire : ce qui signifie organisé selon le saut (*saltus* = le saut en latin).

L'évolution de la famille nous montrera des mutations en phase avec ces trois vécus différents du temps. L'économie agricole généralisera les familles multigénérationnelles qui déploient l'ensemble de la lignée biologique sur le lieu naturel et économique du domaine dont la permanence est incontournable. La famille nucléaire s'avère être le modèle sélectionné par l'économie bourgeoise, commerciale d'abord, industrielle ensuite. En effet le commerce nécessite de se mobiliser vers des lieux d'échanges que sont les confluent de voies de communication, les villes, etc. Cette extraction du lieu d'origine s'opère en même temps que la séparation des générations précédentes, le couple et sa progéniture étant plus mobiles que l'entière de la lignée. La famille nucléaire est celle qui se sépare des générations précédentes ; elle reste toutefois assez localisée dans l'espace, encore représentable comme un tout, assez stable dans le temps et définie selon les lois du sang, métaphore de la matière.

L'économie virtuelle semble généraliser la famille dite recomposée – qui mettra sans doute fin aux lois du sang – fonctionnant le plus souvent en réseau (métaphore informatique), c'est-à-dire comme un réseau que l'enfant parcourt : un week-end chez la mère biologique, le suivant chez le père légal, le troisième chez la future ex-compagne du premier amant de la mère porteuse... une famille désinstitutionnalisée extraite de la permanence et qui va s'inscrire dans le paradigme de la constellation affective dont l'expérience nous montre qu'elle jouxte assez souvent la consternation affective.

## Genèse de l'individu expressif

Quand, dans un édifice sociétal, l'hétéronomie est de mise, c'est dans l'ailleurs, le tout autre, l'invisible, le divin que se trouve le dispositif des lois du monde et donc aussi de la vérité. Dans ce type de société, je n'accéderai donc à la vérité que par la révélation en provenance du haut, du Dieu ou de celui qui y est relié, par exemple le roi de droit divin ou *in fine* de toute figure supérieure qui est capable de m'insuffler la vérité ; cette dernière je la recevrai donc d'un être supérieur à moi ; tout échelon plus élevé s'avère de la sorte plus proche de la vérité.

Quand Nietzsche nous dit « Dieu est mort », nous sommes au moment où l'individu peut enfin se penser comme un individu pur.

A ce moment, l'introduction de la notion d'inconscient reprise notamment par Freud apporte un bémol à cette mouvance de l'individu pur. Nous sommes en effet à la charnière du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles où triomphent les méthodes volontaristes (la méthode Coué) et les thérapies de type volontaire. Freud adresse à ce contexte un message différent : il annonce que sa clinique ne lui fait pas voir un individu pur, totalement volontaire, car les patients qu'il traite viennent lui dire qu'ils ont des symptômes qu'ils ne veulent pas, et qui leur sont imposés sans que leur volonté ait une possibilité de les entraver. C'est alors que l'inconscient peut se penser comme un invisible enchâssé dans l'humain qui a la possibilité d'outrepasser la volonté de ce dernier et d'afficher des tableaux, des comportements induits par un ailleurs. L'inconscient, comme le précise Marcel Gauchet, devient le lieu de cette puissance invisible, étrangère en quelque sorte à l'humain mais se trouvant à l'intérieur de ce dernier. Le lieu de la vérité semble donc se déplacer d'un lieu extérieur à l'humain à un lieu enchâssé dans l'humain.

Le rapport à la vérité va alors à mon sens connaître une mutation extrêmement sensible : **de l'attente de la vérité révélée, il glissera vers l'authenticité exprimée.** L'expression de cette part cachée en soi devient alors un des piliers culturels : nous sommes sur les fondations de **l'individu expressif sans cesse en train d'accoucher de soi.** Nous reconnaissons ainsi la genèse de ce qui a organisé la rupture de la frontière entre le privé et le public, entre l'intime et « l'extime », qui se lit tellement bien sur nos écrans ; la caméra traque auprès de celui qui s'expose aux médias, l'émotionnel, figure de proue de l'invisible authentique caché au fond de l'individu. Les « *Reality Show* » rendent compte de manière flagrante de cette culture expressive. L'importance accordée à l'émotion qui est le témoin privilégié de l'interface privé/public est nourrie par l'ensemble des thérapies dont l'efficacité est repérée au niveau de l'émotion correctrice ; de plus, le mythe cathartique de la guérison, le refoulement qui devrait se dire et s'exprimer au grand clair ont façonné la culture de l'expression, de « *Vittel éliminez* » à la commande sociale de l'expression des émotions. Soulignons aussi la notion de transparence, vecteur de l'authenticité singulière, exigée de façon sociétale.

Il faut toutefois remarquer que si, à l'époque de Freud, l'inconscient était clairement un non-soi en soi qui avait pouvoir d'activer le moi, il semble que dans les cognitions du contemporain, l'inconscient soit devenu équivalent à lui-même. L'hypermoderne ne se vit plus comme divisé entre lui-même et ce qui ne l'est pas. C'est ce qui pourrait témoigner de ce qui constitue l'individu. En effet, individu vient de *indivisum*, c'est-à-dire qui ne peut pas être divisé plus encore ; il s'agit de la plus petite particule concevable. A ce titre *indivisum*, qui vient du latin, équivaut à *atomos*, atome, venant du grec qui ne peut pas être plus coupé, séparé ou divisé. Si le mot « dividi » existait, on pourrait très clairement dire que la clinique psychanalytique est une clinique du dividi, de la personnalité divisée entre un soi et un non-soi en son sein.

## Paradigme de la suscitation

Muni de cet invisible lieu de la vérité et de l'authenticité, muni donc de ce potentiel expressif, comment le contemporain va-t-il vers l'autre ? Il s'y inscrit selon le paradigme de la suscitation.

L'individu expressif va donc vers l'autre avec le désir que cet autre suscite en lui son potentiel authentique, c'est-à-dire qu'il attend de l'autre qu'il soit son **animateur**. Cela change radicalement de la position traditionnelle de l'attente du maître qui insufflera une vérité tissée dans les générations précédentes et qui fait vérité. Ainsi, l'extérieur à moi ne constitue plus nécessairement le lieu de la vérité mais un contexte qui doit opérer sur moi-même une animation de la vérité dont je suis le dépositaire. De la sorte, je ne trouverai mon identité expressive que dans la mesure où je suis en situation de pouvoir être suscité ; la rencontre avec l'autre me fait exister dans le sens où cet autre est capable de susciter chez moi l'expression de mes potentialités et de ce que je considère comme ma vérité ; la rencontre devient ainsi un événement dont on espère une haute potentialité expressive. **Le rapport à l'autre risque alors de n'être inscrit que dans la seule expérimentation de soi.**

Se dessine alors l'extrême **dépendance** du contemporain vis-à-vis de l'autre ; il convient toutefois de nuancer cette dépendance : il ne s'agit nullement d'une dépendance de type oral avec une attente d'être insufflé, façonné par l'autre, mais beaucoup plus une dépendance que l'on pourrait qualifier de perverse – une perversité ordinaire pour reprendre le terme de Jean-Pierre Lebrun – dans le sens où j'utilise l'autre pour m'exprimer moi et non pas pour recevoir de lui ce qu'il peut me donner ; nous sommes avec ce paradigme de la suscitation sur la piste de l'instrumentation de l'autre dans laquelle le rapport à l'altérité peut n'être que la simple expérimentation de soi.

## Suscitation et égalité

Il faut noter ensuite qu'il y a de toute évidence un lien entre le positionnement relationnel de ce paradigme de la suscitation et la croyance égalitaire. Dans le rapport entre les individus, le paradigme de la suscitation garantit des positions tout à fait égalitaires : en effet, l'animateur va dire, faire ou indiquer quelque chose, et la personne en face de lui va aussi exprimer quelque chose. On peut dire alors que les deux protagonistes vont se mettre dans une situation de type symétrique si l'on s'en réfère aux théories de la communication.

Le rapport du maître à l'élève est à l'opposé de cette symétrie et s'inscrivait très clairement dans une dissymétrie en accord avec les civilisations basées sur les croyances de l'inégalité. Le paradigme de la suscitation garantit donc une symétrisation parfaite des protagonistes vu qu'il ne les met ni l'un ni l'autre dans un dipôle donnant/recevant qui serait inégalitaire, mais au contraire qui les positionne dans un dipôle donnant-donnant. S'agit-il d'un dipôle ou d'un double mono-pôle ?

Nous voyons très clairement ce type de disposition fonctionner sur les émissions de télévision où quelqu'un sur le plateau dit quelque chose, quelqu'un d'autre est suscité par ce dire et produit une expression qui elle-même va en susciter une autre auprès d'un troisième et ainsi de suite... On voit alors que l'enjeu est bien plus l'expression

des potentialités que l'importance du contenu. Car ce qui est suscité chez le second voire le troisième n'a pas nécessairement à voir avec ce qu'a dit le premier. Nous assistons alors à une virtualisation du contenu d'une conversation. Ajoutons que l'observation de ces déroulements nous fait percevoir le fonctionnement en réseau, une configuration sociale qui ne se ressaisit pas comme un tout. Une émission comme celle de « On ne peut pas plaire à tout le monde » illustre parfaitement ce fonctionnement ; son animateur coupait sans cesse son interlocuteur pour susciter une autre personne présente sur le plateau et quand quelque chose de puissant se disait, le public présent applaudissait ce qui avait pour conséquence d'empêcher la fixation de ce qui venait d'être dit ; les applaudissements par leur puissance expressive, ont en effet l'art d'entraver l'intériorisation, l'impression d'un contenu.

Dans un autre contexte, une des grandes difficultés que vivent au quotidien les enseignants réside précisément en ce phénomène de la suscitation. L'enseignement reste une relation donnant/recevant, c'est-à-dire inégalitaire ; pour l'élève il ne la voit que sous l'angle expressif du donnant-donnant, égalitaire. L'ambiance d'une classe devient alors constituée par un brouhaha expressif en miroir symétrique du pôle expressif du professeur. Si ce dernier tente d'insuffler une connaissance – et s'inscrit dans une relation complémentaire inégalitaire – il sera assez vite interrompu par des expressions d'élèves ; la résultante de ces deux étapes constituant alors un phénomène égalitaire.

**L'émergence des potentialités semble donc devenir ce qui peut attester un sentiment d'identité, mais elle nécessite sans cesse l'événement et bien entendu la présence d'un contexte ou d'un autre afin qu'il y ait suscitation. Il n'y a donc de perception identitaire (quelque chose d'identique qui se manifeste à nouveau) pour autant que j'entretienne une capacité la plus constante, permanente possible de mobilité ou de changement de contexte qui me permet de reconduire à nouveau l'expérience de suscitation de moi.**

### **De l'abstraction de soi à l'adhérence à soi**

Quand l'hétéronomie a encore droit de cité dans une culture, ou s'il en reste encore quelques traces, l'individu peut encore se penser comme n'ayant pas la toute-puissance de son propre agissement. Dès lors, il se sent barré, manquant et cela amorcera chez lui une tension grâce à l'imaginaire pour quand même aller le plus loin dans ce qu'il souhaite accomplir ; il s'inscrit dans la tension du désir. Il développera alors un imaginaire qui fera le lien entre ce qui est inaccessible puisqu'il s'agit de l'hétéronomie, et ce qui est lui-même. Il se mettra facilement ou volontiers dans une dynamique de quête, afin d'être plus proche de la vérité ou d'un but, ce qui l'inscrira dans un temps de séquences **capitalisées** dont il espère que l'**aboutissement** soit ce qu'il recherche. Nous sommes là sur la dynamique profondément moderne (notamment celle du progrès) qui a pu se déployer grâce à l'articulation autonomie/hétéronomie qui était encore présente dans les préceptes culturels.

A partir du moment où l'autonomie est devenue la culture, l'enjeu pour l'individu n'est plus de s'inscrire dans un imaginaire ou une quête à venir, mais de s'expérimenter soi de la façon la plus intense, être soi le plus fortement dans l'instant, à

tout instant. Nous sommes alors sur le lieu de l'adhérence à soi et non plus sur celui de l'abstraction de soi. Celui qui naît à notre époque, est immergé dans un état de fait de l'autonomie, ce qui n'était pas le cas de celui qui naissait en période moderne où l'autonomie restait une dimension dans laquelle il s'inscrivait et par rapport à laquelle il capitalisait des étapes successives de cette construction autonome; il constituait grâce au temps, une **œuvre** qui témoignerait progressivement de l'existence de son potentiel d'acteur de soi.

Actuellement, c'est bien plus l'expérimentation de cet état de fait de l'instant, de cet événement, qui constitue l'enjeu plus qu'une construction progressive cadrée dans une dimension. Ainsi donc, **l'individu contemporain se ressentira soi, autonome, dès lors qu'il se ressentira dans l'intensité d'un instant qu'il agit**; cela constitue une balise fondamentale de l'identité contemporaine. **Et c'est la répétition des conditions de cette capacité à s'agir qui atteste alors du sentiment d'identité** sans que les séquences de ces instants n'aient nécessairement à voir avec un continuum dans lequel elles s'inscrivent. Avoir l'initiative de ce que je mobilise pour me situer dans des contextes hautement « suscitatifs » devient l'enjeu de l'identité pour la personnalité contemporaine. Ainsi donc, s'il est dans la répétition, cela deviendra inutile car si quelque chose se répète, c'est comme si ce n'était pas lui qui en avait l'initiative, qui en était le véritable acteur mais quelque chose de préexistant qui avait le pouvoir de se rejouer sans décision autonome. A ce moment-là, il se retrouverait dans une dimension de la permanence, voire de la tradition; il ne peut qu'y être allergique vu que cela attesterait sa non-modernité: il serait déloyal à sa culture. Il s'inscrira alors dans des changements successifs, dans une capacité intense à se mobiliser, à bouger vers des situations à haute potentialité d'expression, se mouvant d'événement en événement sans qu'il soit besoin d'un quelconque lien entre les séquences. On reconnaît ici le fameux terme « bougisme ». « Bouger » figure d'ailleurs sur des petits plans de la ville de Paris, distribués gratuitement sur lesquels on peut lire: « Paris, où bouger, où se loger, où sortir?... ». Où bouger est différent de où aller.

**La constitution du phénomène identitaire n'inclut donc pas le phénomène d'une rétention d'une expérience mais celle d'une mobilisation incessante d'un capital, d'un potentiel. Et c'est la reconduction de ce même potentiel qui devient l'étai de cette perception d'identité.** En parlant de potentiel, on voit effectivement que les concepts très à la mode tels que compétence, potentialité, ressource, s'inscrivent très nettement dans la croyance expressive.

Si l'on précise que l'identité ne procède pas d'une récapitulation rétensive, sans doute cette identité n'est effectivement plus consistante. Consistante renvoie forcément à une métaphore de la matière, avec ce que celle-ci a de plus permanent, alors qu'identité saltatoire renvoie à une métaphore de résonance, une métaphore hertzienne, beaucoup plus abstraite, et plus en accord avec la virtualité.

Pour résumer, on peut donc parler d'identité saltatoire, à l'opposé d'une identité historique. Le ressenti identitaire se déroulera dans une **présentation** d'événement en événement et non dans une **représentation** d'un continuum, voire d'une histoire, d'un projet qui se capitalise ou d'un progrès. Tous éléments en provenance de la modernité, et qui mettaient encore l'individu dans un rapport avec autre chose que



lui-même, à savoir l'histoire ou le projet dans lequel il s'inscrivait, le progrès ou le devenir avec lequel il s'articulait. Le passage de l'identité historique à l'identité saltatoire s'observe dans la mutation des jeux d'enfants : du *Lego* au *Nintendo*. Le *Lego* consiste à construire des édifices dont chaque séquence, brique après brique, procède à la construction d'une œuvre finale préalablement représentée. Le *Nintendo*, la console *Sega*, *Playstation*, invite à la capacité à mobiliser son potentiel dans l'instant de la situation créée et semble se déployer avant tout dans la présentation et nettement moins dans la représentation.

Lorsque nous observons des objets tels qu'un autoradio, nous voyons qu'il y a un bouton central qui *in fine* ne possède pas d'identité propre. Pour qu'il fonctionne, nous devons l'activer par un autre bouton que nous pourrions appeler l'animateur qui décide à ce moment-là que le bouton central deviendra selon le nombre de pressions sur l'animateur tantôt celui du volume, celui du contrôle des basses, des aigus, de la balance avant arrière, de la balance gauche et droite. On peut donc dire que ce grand bouton central n'a pas d'identité rétentrice, consistante, mais qu'il a besoin d'être suscité pour pouvoir déployer son potentiel. Enfin, on peut rapporter sans aucune difficulté le phénomène saltatoire aux zappings de tous genres. Le zapping télévisuel c'est précisément ne pas supporter d'être inféodé par un phénomène hétéronomique que constitue le film qui se déroule selon ses propres règles à l'extérieur de celles de l'individu et que ce dernier ne supporte pas très longuement ; à ce moment-là, il se remobilise par lui-même en changeant le programme reprenant de la sorte l'initiative de ce qui se déroule, ce qui constitue une fidélité à l'autonomie. L'acte télévisuel n'est donc plus institué par le film mais se déroule selon l'initiative changeante du spectateur. Il en va de même pour toutes les autres sortes de *zapping* dont le plus évident est bien sûr le *zapping* conjugal. Il est frappant de constater que sur un géno-gramme, les liaisons conjugales de la génération adulte actuelle occupent deux à trois fois l'espace des deux générations précédentes ! Géno-gramme ou « affectivo-gramme » ?

Enfin, nous devons rappeler l'importance actuelle que la ligue d'improvisation a dans notre culture et qui témoigne assez bien de cette ambiance saltatoire. L'improvisation procède d'un minimum d'antériorité : le cadre est écrit en quelques mots par le *coach* ; ensuite les acteurs se situent dans une suscitation réciproque de leur propre potentiel. Il se déroule alors un spectacle extrêmement réactif qui nécessite une attention exceptionnelle et une capacité réactive et adaptative de tout premier ordre. Toutefois, l'improvisation est un théâtre qui ne s'inscrit absolument pas dans une antériorité hétéronomique que pourrait constituer le texte d'un auteur et d'autre part, il ne se soucie pas du tout de ce qu'il va transmettre. Il s'organise dans et par le seul instant, l'importance étant bien de rebondir dans l'instant. **Rebondir** s'avère d'ailleurs un terme extrêmement usité actuellement ; il renvoie à la logique saltatoire : sémantiquement, le bond et le saut ne sont en effet pas très éloignés.

## Qu'organise sur le plan des représentations, des cognitions et des aptitudes physiologiques, l'invitation saltatoire ?

Si des individus saltatoires existent bel et bien tels que nous l'avons décrit ci-dessus, ce tableau ne constitue néanmoins pas encore une généralisation sur le plan sociologique. Toutefois, le bain culturel saltatoire est quand même bien là avec ses croyances et ses prescriptions, à tel point qu'il a clairement la possibilité de structurer le psychisme de certains individus en constituant chez ces derniers des **traits saltatoires**. Nous avons donc à nous pencher sur les impacts en profondeur qu'organise cette culture au sein de l'individu qui en fait partie. Envisageons ce que construit cette invitation saltatoire chez ceux qui y répondent.

**J'envisage clairement que cet impact se loge dans les cognitions, les émotions, et donc dans le fonctionnement neurobiologique. Il possède son incarnation propre à savoir une véritable inscription sous forme de marques, d'empreintes, de traces, constituées par la fréquente excitation de certaines configurations neurophysiologiques qui peut aboutir à la sélection, la mémorisation et à l'automatisation de celles-ci.**

### Capacité aux changements

L'individu saltatoire est évidemment un être extrêmement apte aux changements vu que la rétention n'est pas chez lui un souci ni une tension. Guère concerné par le passé à conserver, il ignore la nostalgie et de la sorte, il s'intègre parfaitement au précepte culturel de l'adaptation – qui semble être une injonction extrêmement prégnante à notre époque – et qui se lit notamment au niveau des *curriculum vitae*. En effet, avoir eu plusieurs emplois dans une carrière ou une fraction de celle-ci témoigne d'une adaptabilité qui est considérée comme un plus. Jusqu'à il y a 40 ans, ce trait eût été très clairement qualifié d'instabilité.

Toutefois, nous avons à nous poser la question : l'humain peut-il vraiment se passer de ce trait anthropologique de la permanence ? Peut-il uniquement se constituer autour et par le labile ? Je répondrai non à la question. Dès lors comment et en quel lieu se rejoue la permanence chez l'individu saltatoire ?

Il me semble que le corps a repris la fonction de la permanence dès lors que l'esprit, la culture s'est inscrite dans le changement. Ce corps symbolise le potentiel, le capital disponible pour se mobiliser, il se doit donc d'être le plus permanent possible. De ce fait le jeunisme que l'on voit fleurir à notre époque attesterait bien de ce mouvement. Et son corollaire, à savoir la **chirurgie esthétique de restauration**, indiquerait l'importance de tenir ce capital au *summum* de sa forme dans une jeunesse la plus éternelle possible. On pourrait aussi recadrer l'importance du **tatouage** comme témoin de quelque chose qui est de l'ordre de la permanence, car sa labilité est évidemment réduite ; n'oublions pas en effet que le temps de la matière est toujours beaucoup plus long que le temps du virtuel. Pour corroborer cette observation, il suffit de penser au temps dont vous auriez besoin pour détruire 250 pages d'un traité de philosophie dès lors qu'il est inscrit sur papier, et de détruire 250 pages virtuelles

sur ordinateur ; dans le premier cas il vous en coûtera beaucoup plus de temps et de travail, dans le second cas il ne vous suffit que d'appuyer de façon instantanée sur la touche *delete* (ou *supprimer*).

Il est en tout cas frappant de voir que dans les civilisations de type traditionnel où le temps est vécu du côté de la longueur sur le plan culturel, et donc psychique, les individus n'ont eu que des durées corporelles de vie assez réduites et le corps passait d'un stade de vie à l'autre de façon rapide et sans que ça pose question. Il en est tout à fait l'inverse à notre époque où le temps culturel est extrêmement court, mais le temps de vie biologique a augmenté, ce qui amène à pouvoir vivre la longueur du temps essentiellement au niveau corporel.

### **Qu'est-ce que confirme, suscite, imprime, structure, l'importance de la mobilisation de soi pour vivre l'intensité de soi ?**

A mes yeux, la mobilisation de soi semble exciter, confirmer les circuits de l'expérience maniaque : de l'hyperactivité à l'hyperkinétisme et au bougisme, nous sommes clairement dans des aptitudes qui évoquent le côté maniaque. De plus, le côté maniaque reste toujours une expérience de vivre dans le monde de façon intense, au risque de la consommation par trop d'intensité. L'expression « péter les plombs » qui est devenue un attracteur sémantique, une précipitation cognitive afin de décrire un état difficile, semble bien attester de ce phénomène de l'intensité trop importante qui aurait consommé une matière. Enfin, l'ampleur actuelle de la toxicomanie à la cocaïne ou à l'ecstasy indique bien ce mouvement d'aller vers l'autre pour être suscité. La cocaïne organise en effet un mouvement vers le monde, ce qui n'est pas du tout le cas de l'héroïne qui propose une extraction du monde. L'héroïne irait plus dans l'accentuation de l'expérience interne et la cocaïne dans celle de la participation au monde externe. Enfin, je ne dirai certainement pas que cette mobilisation vers l'intense équivaut au « tout, tout de suite » assez souvent utilisé pour expliquer les phénomènes toxicomaniaques. Ce dont j'ai parlé relève non pas d'un « tout, tout de suite » qui aménage et donne solution à un désir qui ne peut pas se réaliser, ceci reste encore dans quelque chose de l'ordre d'un préalable de *continuum* et d'un *tout* tel que l'expression l'indique ; ce que j'ai voulu décrire est un mouvement qui correspond à une incapacité de se situer cognitivement autrement que dans le seul instant en dehors d'un tout et strictement rapporté à lui-même ; l'intensité de la vie ne peut être envisagée que par le seul prisme de l'instant intense attestant de soi. Ceci définit précisément l'individualisme.

### **Qu'est-ce que « l'expression » organise en terme de structuration psychique ?**

Nous devons remarquer que nous avons affaire actuellement à une population qui depuis qu'elle est baignée dans la culture de l'expression, témoigne d'une réactivité extrêmement intéressante et d'une grande aisance sociale. L'**enfant timide** semble être un personnage en voie de disparition : l'enfant est effectivement devenu un être très réactif, très expressif, n'ayant plus aucune difficulté à se positionner par rapport à l'adulte et ne s'inscrivant donc plus tellement dans le paradigme de la

timidité. Dans le même ordre d'idées, il y a 25 ans, dans nos entretiens psychothérapeutiques, nous avons des difficultés à faire parler nos patients, actuellement les amener à se taire constitue un véritable travail d'Hercule. Toutefois, si l'**expression** est le vecteur le plus prôné par notre culture, que pourrait-il en être de l'**impression** ? Si l'expression privilégie le mouvement de soi vers l'extérieur, comment et où son inverse va-t-il se déployer ? Autrement dit sur quel lieu l'impression, barrée sur le plan culturel se rejouerait-elle ?

A nouveau, il me semble que le corps est investi par le *piercing* et comme évoqué plus haut le tatouage. Ils tentent d'officialier comme de véritables inscriptions, des impressions qui n'ont toutefois rien à voir avec les inscriptions et *piercings* que l'on peut observer dans les civilisations tribales. En effet, celles-ci étaient codées par le dispositif social et marquaient l'individu de la trace du social en lui. Actuellement, les *piercings* et tatouages s'inscrivent dans le « c'est mon choix » qui fait culture et témoigne de l'exposition à l'extérieur de ce qui s'est choisi (ou du moins qui croit s'être choisi) à l'intérieur, lieu de l'individu.

Enfin, les **automutilations**, symptôme rencontré de plus en plus souvent, pourraient être vues aussi par ce biais : l'individu saltatoire privé d'imaginaire et d'un Autre en soi a du mal à pouvoir jauger sa souffrance psychique par rapport à autre chose que lui. Dès lors qu'il lui arrive quelque chose dont il n'a pas été l'acteur, l'initiateur, il se sent complètement désarçonné. L'automutilation devient alors le lieu du déplacement de cette survenue psychique impossible à traiter en convertissant la question dans un **acte agi par soi-même sur le lieu de son propre corps**. Une patiente se mutilant régulièrement me disait : « Quand je souffre psychologiquement, je suis tellement désemparée, je ne sais tellement pas quoi faire, qu'à ce moment-là je pratique des scarifications car ça, au moins je sais les soigner, j'en ai la maîtrise. » Ce témoignage rejoint le terme couramment usité : je maîtrise.

### **Que va structurer l'invitation saltatoire sur le plan de la mémoire ?**

Si la question de la sommation ne se pose plus, tout comme celle de la rétention, s'achemine-t-on vers une atrophie possible des fonctions mnésiques ? Dans un contexte uniquement basé sur le changement, la mémoire est-elle une fonction tellement importante ? Notre clinique nous amène depuis quelque temps des plaintes de plus en plus fréquentes concernant les troubles de l'attention d'une part et les troubles de la mémoire d'autre part. Nous avons à devoir considérer que dans une économie virtuelle, l'essentiel est bien entendu l'attentionnel et dans une croyance saltatoire, l'attentionnel revêt une importance considérable : il convient en effet de pouvoir être très vif pour s'inscrire dans la saisie de l'opportunité de suscitation et pour pouvoir « rebondir ». Les troubles attentionnels seront dès lors très vite ressentis comme organisateurs d'une perte de relation au monde.

Or, nous observons que ces symptômes sont avancés en premier lieu dans les contextes dépressifs amenés par nos patients, alors qu'il y a une vingtaine d'années, il s'agissait beaucoup plus de fatigue, d'anergie pour signifier la dépression. L'humeur en effet témoigne de notre accord avec le monde, et les plaintes qualifiant un décrochage

dépressif seront, bien entendu, en rapport étroit avec ce qui organise le pont d'accrochage avec notre monde. Ainsi, dans une économie de la matière, dans un travail manuel, ce sera bien plus l'anergie qui amènera la perception du décrochage.

Or, nous perdons plus vite notre pouvoir attentionnel que notre énergie physique. En d'autres termes, nous pouvons perdre nos facultés attentionnelles de façon extrêmement rapide si par exemple il nous est annoncé une nouvelle très impliquante. Par contre, il faudra longtemps avant qu'une personne ne perde son énergie physique et identifie un phénomène dépressif. L'entrée en dépression dans une période d'économie prônant la matière est retardée par rapport à une période de l'économie prônant le virtuel car le « défaut » s'éprouve de façon plus tardive. Cela pourrait expliquer en partie, le nombre croissant des troubles de l'humeur au sein des populations hyper-modernes, lié aussi à la réactivité du contemporain qui l'invite à consulter très tôt dans le processus de décrochage.

Enfin signalons que la diminution du temps possible de concentration est un phénomène bien connu des médias qui pensent s'adapter à l'audimat en présentant des séquences de plus en plus courtes. Pour cette raison, le côté zappant de la présentation audiovisuelle constitue une adaptation à l'audimat... et bien entendu une confirmation et un entretien quotidien de l'invitation saltatoire. Circularité dont ne se préoccupe pas la gente médiatique de qui attendre un geste d'intelligence apparaît totalement illusoire.

La mémoire n'est d'ailleurs pas qu'un phénomène cognitif. La mémoire épisodique nous l'indique bien. Quand nous quittons une pièce et que tout d'un coup, nous avons oublié ce que nous avons décidé de faire, le fait de retourner dans la pièce où a été élaboré l'acte, nous le remet en mémoire. Cela signifie que le sensoriel, l'éprouvé corporel au moment de la fixation mnésique a une capacité de soutenir la rétention et l'évocation mnésique. L'augmentation des troubles de la mémoire – outre la crainte médiatisée de la maladie d'Alzheimer – doit trouver sa source dans la diminution sensorielle et corporelle de nos expériences de plus en plus cognitives et virtuelles. L'expérience sensorielle au sein de la pratique de l'ordinateur est on ne peut plus réduite. La rétention et l'évocation mnésiques sont ainsi régulièrement privées du ressort d'efficacité que constitue le sensoriel. Je suis assez étonné du peu d'études concernant le radical changement de façonnement psychique qu'opère le travail virtuel par rapport à celui de la matière. Or il est gigantesque.

Dans un autre ordre d'idées, il y aurait à prendre en compte ce qui se découvre comme pathologie sous le vocable de « trouble de l'attachement ». Sommes-nous devenus attentifs à cet élément de l'attachement dans une culture essentiellement organisée autour du détachement ? L'impératif de l'adaptation et du changement perpétuel implique-t-il de ne pas s'attacher aux choses ou aux gens pour réussir le changement ? L'attachement s'inscrit plus du côté de la permanence, le détachement du côté du changement.

### **L'instant intense, entrecoupé d'instantanés inexistantes, semble être le discours typique du saltatoire**

Ce fonctionnement 1-0-1-0 peut être mis en analogie avec le fonctionnement de l'informatique, du transistor ou du compact disque versus « *long-playing* ». En effet,

la lecture de ce dernier se faisait par le façonnement en continu d'un signal produit par l'évolution d'un diamant au sein d'un sillon taillé dans une galette de vinyle. La lecture du compact disque procède totalement autrement : elle assure des analyses de l'échantillonnage sonore à un moment donné puis interrompt son analyse et la reprend ensuite, ceci, un nombre élevé de fois par seconde. Il reste toutefois qu'il s'agit d'un phénomène discontinu, interrompu, et caractérisé par des successions d'instantanés à haute potentialité mais non rattachés totalement sur la ligne du temps.

Cette organisation, ce passage du disque analogique au disque digital peut symboliser le passage d'une continuité à une succession de faits. Ce bain culturel n'est évidemment pas très loin du phénomène du clivage. Or, en pathologie, depuis de nombreuses années, nous constatons un nombre important de *border-lines*. Ces derniers nous montrent de fréquents clivages. Le clivage est précisément un phénomène caractérisé par la présence d'éléments qui ne sont pas liables entre eux et la difficulté à concevoir la particule faisant partie du tout permettra à ces instants de rester clivés : l'invitation culturelle appuiera dès lors la voie du clivage comme fonctionnement.

De plus, on comprend assez clairement que l'invitation saltatoire suscitera, imprimera les circuits de la **paroxysmalité**. Cette dernière procède le plus souvent d'une très grande difficulté à éprouver les transitions, les gradations au sein d'une expérience, ce qui rend possible la bascule paroxystique d'un inverse à l'autre, sans éprouver de continuité. Pouvoir vivre une transition, nécessite que nous nous référons à la représentation d'un tout qui nous permet d'éprouver l'articulation et donc la liaison entre deux pôles. Cela implique de façon incontournable, de rapporter ce que nous vivons à autre chose, de le jauger sans cesse à un ailleurs. L'invitation saltatoire ne laisse pas de place à cela.

Or, dans notre clinique nous voyons beaucoup de patients caractérisés par des troubles paroxystiques de l'impulsivité, de la variabilité excessive de l'humeur ou dont les traits se déroulent sans tenue humorale. Ils sont d'ailleurs améliorés par les médications antiparoxystiques de type *Valproate*, *Carbamazépine*, ou *Lamotrigine*. En permettant de ne pas être emportés par le paroxysme – dont les expériences de rupture sociale sont une conséquence – les patients paroxystiques peuvent éprouver ou rééprouver une continuité. Ces médications antiparoxystiques seront à mon sens de plus en plus empruntées dans les troubles de l'humeur. Mon propos ne concerne pas les maniaques-dépressions mais les traits paroxystiques observables chez les fonctionnements *border-lines* et chez les personnalités contemporaines. Je ne crois d'ailleurs pas qu'il s'agisse de mécanismes de défense mais de mode de fonctionnement.

### **Si le saltatoire est un champion de l'ouverture, il s'avère être un infirme de la fermeture**

En effet, étant essentiellement gouverné par le principe d'expression, et tellement peu par le phénomène de l'impression, il vit très mal les moments de solitude car il aura fait l'économie de se constituer une intériorité. Le rapport à la solitude devient évidemment problématique car ces instants correspondent à un ressenti d'être seul et non plus « être seul avec sa solitude » comme le chantait Reggiani. S'il n'est plus envisageable d'être habité par autre chose que soi, l'expérience de la solitude

ne sera plus ce « commerce » entre soi et ce qui nous habite. Vivre la solitude équivaudra à être seul ou à vivre le vide.

Si le saltatoire s'avère être un champion du mouvement, il s'avère par contre être un infirme de l'arrêt; s'il n'est pas un infirme moteur cérébral, serait-il un infirme penseur cérébral? Le clivage est précisément ce qui empêche la constitution d'une pensée.

Posons enfin le regard sur les troubles de la concentration. Celle-ci nécessite pour pouvoir se mettre en place de fortes capacités de fermeture et ensuite un laisser venir afin de se laisser imprimer par l'objet de notre concentration: ce double mouvement va totalement à l'encontre des préceptes de l'ambiance contemporaine. Il devient assez clair alors de resituer les troubles de la concentration comme faille de l'enjeu de l'invitation saltatoire.

### L'invitation saltatoire et la pathologie

Vivre de façon saltatoire, est-ce une maladie? La réponse est non. Ce trait a toujours existé au fond de l'humain. Le chevalier errant n'en était-il pas un? Mais il faut bien admettre que les circonstances culturelles de son époque n'en permettaient pas le développement, la confirmation, la multiplication ou la généralisation.

Par contre, à notre époque, le contexte culturel a cette capacité de pouvoir provoquer la confirmation et la multiplication de ce type de positionnement et d'existence. Nous ne verrons donc pas nécessairement des saltatoires dans nos salles de consultation et nous les verrons beaucoup plus aisément dans celles de nos confrères chirurgiens esthétiques ou bien dans des lieux caractéristiques comme Ibiza, lieu électif de la rencontre avec *l'homo festivus* si bien décrit par Murray.

Alors, nous psychiatres, quand les verrons-nous? Le saltatoire ne souffrira que lorsqu'il sera confronté à la permanence. Nous les voyons souvent arriver avec des tableaux de type anxieux, d'angoisse de type attaque de panique dès qu'ils rencontrent des situations qui signifient l'arrêt ou le temps long. Les moments d'arrêt sont intolérables et seront au plus vite interrompus, et si ce n'est pas possible, l'angoisse apparaît.

Autre tableau, à l'âge de 35-40 ans, dès lors qu'ils rencontrent la première faille corporelle (mal de dos, trouble articulaire, hypertension), ils sont pris de plein fouet par un étranger qu'ils ne connaissent nullement et dont ils découvrent ne pas avoir la maîtrise. La finitude du corps les amène à entrevoir une impossibilité de se mouvoir: la voie « maniaque » est barrée et ils se confrontent à un fonctionnement qui n'est pas de leur propre ressort, à une sorte d'hétéronomie: les lois somatiques ne sont pas les lois du moi. Ils en perdent leur identité.

La rencontre imprévue avec ce qui renvoie au temps long, au temps éternel non maîtrisable, à savoir **la mort**, à l'arrêt ou ce qui la représente, est aussi une circonstance de déstabilisation du saltatoire: un accident mortel évité ou auquel il a assisté, le contact avec le décès de quelqu'un dans l'entourage, une catastrophe à laquelle il a participé...

Enfin, ils peuvent aussi nous arriver avec des discours – « Je voudrais construire une famille, je voudrais faire quelque chose de ma vie » – qui indiquent un moment de leur existence où tout d'un coup ils sont frappés par une sorte de désir de permanence. Un retour du refoulé en quelque sorte. De plus construire une famille impliquera de se situer faisant partie d'un tout et non plus uniquement comme une particule, et faire quelque chose de sa vie nécessitera de se représenter le tout de sa propre existence. Nous observons le plus souvent ces épisodes à nouveau à l'âge de 35-40 ans, âge où, dans notre civilisation, de façon incontournable, semble se poser la question de la récapitulation. Il ne s'agit pas d'un bilan mais d'une récapitulation, d'une sommation. Pour la femme, l'entrevue de la quarantaine et ce qu'elle évoque quant aux difficultés et dangers de la procréation pour cet âge semble activer cette panique.

Ce qui est remarquable sur le plan de l'observation des phénomènes anxieux, c'est que contrairement à l'individu obsessionnel qui était un individu qui s'angoissait dès lors que les choses changent, le saltatoire est quelqu'un qui s'angoisse dès lors que les choses ne changent pas. Rappelons que le mot angoisse vient de *angus*, l'angle, c'est-à-dire ce qui se referme – tout comme l'angine qui est une constriction de la gorge – et qui témoigne de ce renfermement dans lequel on est acculé sans capacité d'agir et de se mouvoir dans la fuite. Il s'agit donc d'angoisses d'envahissement qui n'ont rien à voir avec une quelconque culpabilité ou une angoisse de séparation. Un « obsessionnel classique » me disait : « **La routine, c'est ce qui met de l'éternité dans mon quotidien** » ; on n'imaginerait pas du tout cette phrase dans la bouche d'un saltatoire.

Lorsque l'on questionne certains patients présentant des troubles obsessionnels compulsifs et que l'on interroge la fonction de ceux-ci ou ce qu'ils permettent, ils nous disent qu'ils constituent une permanence organisatrice de leur journée : « Sans cela ma journée serait le bordel, parce qu'après cela, je parviens à me concentrer et à étudier ». Il y aurait au sein du rituel et de sa répétition, une rencontre, une découverte d'un inconnu salvateur et ressenti comme nécessaire et équilibrant : **l'installation d'un même qui se reconduit de façon régulière qui renouerait avec le besoin anthropologique de la permanence.**

Enfin, nous ne pouvons pas passer sous silence le phénomène de l'enfant hyperkinétique qui semble parfaitement mettre en scène l'invitation saltatoire. Il n'a de cesse que de se mouvoir, en zappant littéralement ses contacts avec autrui, ses déplacements ne semblent pas s'inscrire dans un phénomène d'ensemble. Il est très réactif et présente de façon régulière des troubles de l'attention. Il éprouve des difficultés majeures à se concentrer surtout pour une épreuve nécessitant longueur et continuité. Par contre, il n'aura aucune difficulté à reconduire son attention dans des expériences changeantes fragmentées et les plus involontaires (par exemple avec un jeu électronique).

Nous devons aussi resituer tout ce qui précède par rapport aux travaux et théories de Szondi. Le bain culturel saltatoire structure selon l'axe de la psychopathie et la potentialité paroxystique.

Enfin, Ausloos avait remarquablement épinglé un phénomène analogue en évoquant les familles au temps événementiel (Ausloos, 1995), à l'opposé des familles



psychotiques où le temps est arrêté et qui nous montrent un fonctionnement rigidifié dans la répétition. Hypermodernité pour le premier, traditionalisme pour le second. Les familles vivant selon un temps événementiel nous dévoilent le fonctionnement hypermoderne avec la voie de la délinquance : l'incapacité à replacer un événement, un acte dans un tout et l'acte posé avec la seule référence de « soi-même qui l'agit » serait-elle le germe conjoint de la contemporanéité et d'une certaine forme de délinquance expressive ?

Peut-être que l'étude de l'identité saltatoire nous donnerait aussi des indices pour comprendre les tableaux cliniques des personnalités multiples, tableau que nous ne connaissons pas encore de ce côté-ci de l'Atlantique et qui s'avère repéré toutefois de l'autre côté depuis quelques années.

En conclusion, si nous voulons historiciser notre propos et notre science psychologique, l'identité psychique se doit d'être revisitée en pouvant la regarder à travers le prisme de ce qui n'est pas nécessairement le stable, le statique, le permanent.

Bernard Fourez  
42, Metsijsdreef  
3090 Overijse, Belgique

#### BIBLIOGRAPHIE

1. Ausloos G. (1990) : Familles à transactions rigides ou chaotiques : deux façons différentes de vivre le temps, *Thérapie familiale*, Genève, 11, 1, 5-26.
2. Fourez B. (1999) : De la fraternité à la fratrie, in Tilmans-Ostyn E., Meynckens-Fourez M. (sous la direction de) : *Les ressources de la fratrie*, Toulouse, Erès-Relations.
3. Fourez B. (2004) : Personnalité psycho-familiale, personnalité psycho-sociétale ? *Thérapie familiale*, Genève, 25, 3, 255-275
4. Gauchet M. (1998) : Essai de psychologie contemporaine 1, *Le débat*, 99, mars-avril.
5. Gauchet M. (1998) : Essai de psychologie contemporaine 2, *Le débat*, 100, mai-août.